

Avoir vingt ans à Saint-Cloud... et après ?

Félix Torres (1973)

Parler – ou plutôt écrire – à propos de son passage à l'École normale supérieure de Saint-Cloud ? L'exercice incite à la rétrospection, courante en ces temps d'« ego-histoire » généralisés⁷, ne serait-ce qu'à cause de l'âge de vingt ans qui est alors le nôtre. Né en 1952, élève de 1973 à 1977, j'ai eu pour ma part de 21 à 25 ans à Saint-Cloud. D'où bien sûr le renvoi au cri de colère de Paul Nizan dans *Aden Arabie* : « J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie », ajoutant aussi ces mots à méditer : « Tout menace de ruine un jeune homme, l'amour, les idées, la perte de sa famille, l'entrée parmi les grandes personnes » ...

Fragments d'ego-histoire

Évoquer aujourd'hui Saint-Cloud c'est, au-delà des souvenirs et du témoignage (nécessaire ?) sur un moment passé, s'interroger sur ma perception de l'ENS et sa place dans mon existence, sur ce que j'y ai appris en histoire – ma matière d'entrée – en quoi et comment l'École a contribué à orienter ou non ma vie...

Pourquoi Saint-Cloud ? Fils d'émigrés républicains espagnols chassés trente ans plus tôt par le franquisme, provincial originaire d'Avignon, la bonne volonté des proviseurs parisiens des lycées Chaptal, où je préparais HEC et Jules Ferry, où je souhaitais entamer une carrière historienne me permit d'entrer en cours d'année à l'hypokhâgne du lycée de la place Clichy, ancien établissement de jeunes filles dans lesquelles celles-ci restaient très majoritaires⁸. De la mi-hypokhâgne à la khâgne, je postulai au fort prestigieux concours de l'ENS de Saint-Cloud, d'emblée avec succès. Ce parcours fléché ne passait pas par la rue d'Ulm, mes années en classes scientifiques « modernes » (comme on disait alors) au lycée d'Avignon ne m'ayant pas permis d'apprendre le latin et le grec. Une question d'origine sociale, sans doute⁹...

⁷ Une première version partielle de ce texte a été rédigée pour mon Habilitation à diriger des recherches, *Le temps de l'entreprise Anthropologie, histoire publique, histoire d'entreprise: un itinéraire*, document de synthèse, volume 1, Université de Paris Sorbonne, octobre 2018.

⁸ Voir le film de Diane Kurys, *Diabolo menthe*, sorti en 1977, situé au début des années 1960.

⁹ Dans l'échelle des ordres de la République, Ulm et Saint-Cloud, ce n'est évidemment pas la même chose. Si la société civile ne perçoit guère la différence, j'ai rencontré une fois dans ma vie professionnelle un haut-fonctionnaire travaillant dans une grande municipalité, futur directeur de la défunte ENA, s'inquiétant du fait que je me sois présenté comme « normalien », sans préciser de quelle ENS il s'agissait...

Je ne parlerai pas ici de mes années d'hypokhâgne et khâgne à Jules Ferry, pourtant décisives en termes de formation intellectuelle, ne serait-ce que par la hauteur de l'enseignement de deux professeuses, l'une d'histoire, l'autre de français, Germaine Willard et Madame Destribas.

Soyons francs. Après la réussite que représente l'admission à une École très convoitée – certains d'entre nous se moquent des recalés à mi-chemin qui inscrivent sur leurs cartes de visite « Admissible au concours d'entrée à l'ENS de Saint-Cloud » ... – l'arrivée sur la colline à la sortie ouest de Paris, défigurée par un bloc immobilier massif du début des années 1970, a été pour moi une déception. Très naïvement, je m'attendais à entrer dans un cénacle de « demi-dieux », à mi-chemin entre les années d'apprentissage de Jean-Paul Sartre et les débats fiévreux des années 1960 rue d'Ulm, matérialisés par les déjà mythiques (aux yeux de certains) *Cahiers pour l'analyse* édités de 1966 à 1969 par le Cercle d'épistémologie de l'École normale supérieure, avec les figures totémiques que formaient Canguilhem, Lévi-Strauss, Althusser, Derrida, Dumézil, Lacan, Foucault...

Je n'ai pas trouvé cette atmosphère enivrante en arrivant dans le grand pavillon classique situé à l'entrée du parc de Saint-Cloud qui abritait l'École, l'un des rares bâtiments ayant échappé à l'incendie du château en 1870, ni à « Pozzo », la résidence de la rue Pozzo di Borgo où vivaient une grande partie des élèves non-parisiens. Retrouvés sur Internet, les hispanistes des années 1950 avaient conservé le souvenir d'« un formidable ascenseur social, sans lequel beaucoup d'entre nous n'auraient jamais pu accéder à l'enseignement supérieur (ni même à l'enseignement secondaire). [...] Un pourcentage très élevé de "cloutiers" venait donc de milieux sociaux très modestes. [...] Les heureux élus, après les dures années de ce qu'il faut bien appeler un bachotage qui n'élevait pas toujours l'esprit, se trouvaient immergés, *nolens volens*, dans un lieu extraordinaire, fait de relative facilité de vie (ce qui n'était pas négligeable), de bouillonnement intellectuel, d'activités et d'échanges culturels presque au quotidien en quelque sorte, entre élèves, scientifiques et littéraires des différentes promotions¹⁰. » Un brassage alors facilité, selon eux, par le rassemblement à Saint-Cloud, à la différence de la dispersion supposée régner dans le Quartier latin parisien.

En 1973, le binôme Saint-Cloud – Paris s'était inversé. Quatre ans après Mai 1968, l'École n'était plus tout à fait cette « merveilleuse machine pour devenir agrégé et savant¹¹ » que décrivaient nos devanciers des décennies 1950 et 1960. Pourtant, une promotion prestigieuse (et quelque peu intimidante) nous précédait, au sein de laquelle brilleront les noms de Jacques Chiffolleau (qui fera de l'Avignon des papes du XIV^e siècle sa ville de prédilection) et Joël Cornette (qui célébrera tout autant qu'il déconstruira la figure du « roi de guerre » Louis XIV dans ses discours et ses images). L'École est hors de Paris, à plus d'une demi-heure de train de la gare Saint-Lazare, le grand rattrapage du téléphone n'a pas encore eu lieu. Il est quasiment impossible de passer, en fin de journée notamment, le moindre coup

¹⁰ Claude Morange, « L'École Normale Supérieure de Saint-Cloud il y a un demi-siècle », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, 2, 2015, ainsi que Augustin Redondo, « Jacques Maurice et l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, *ibid.*, tous deux en ligne.

¹¹ Maurice Agulhon, « Vu des coulisses », in *Essais d'ego-histoire*, textes réunis et présentés par Pierre Nora, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1987.

de fil vers la capitale, l'(unique) cabine téléphonique de la gare SNCF en contre-bas de Pozzo étant régulièrement indisponible et très malcommode (avoir et injecter les bonnes pièces !). Car nous avons vingt ans... *Où sont les femmes ?* chantera en 1977 Patrick Juvet. La mixité des classes d'âge est récente et pas encore tout à fait généralisée. Avec ses chambres presque monacales, Pozzo exhale une curieuse ambiance de cloître dans laquelle chaque résident s'enferme le soir dans ses pensées, ses projets, ses marottes pour certains.

L'agrégation pour l'agrégation

Saint-Cloud, pourquoi faire ? Le cursus d'histoire préfère à l'esprit d'une thébaïde intellectuelle la polarisation délibérée d'une « boîte à agrég ». Les grands adolescents que nous sommes formons avec les maîtres-conférenciers une véritable écurie à savoir moulinant cours, thèses et articles pour des « pex » (ou « pq », terme argotique désignant des fiches de lecture) dont la compilation (et la digestion) nous placeront en pôle-position pour le grand concours de sortie à venir.

Certes, Jean-Louis Biget, Yvon Thébert et Jean-Claude Hervé forment un trio de qualité qui, dois-je le reconnaître, a contribué à me former aux canons de l'histoire universitaire au travers de cette réalisation collective de fiches de lectures critiques de travaux académiques (dont certaines dorment encore au fond d'une malle d'archives). Personnage à la culture historique pantagruélique, Jean-Louis Biget sait tout du Moyen Âge et notamment du dialogue entre culture savante et populaire qui constitue l'un des ressorts de cette époque¹². Archéologue et spécialiste de l'Afrique romaine, personnalité à la fois attachante et mélancolique, trop tôt disparu, Yvon Thébert (1943-2002) nous initie aux arcanes de la guerre et de la poliorcétique dans l'Antiquité tout comme aux subtilités de la culture antique, nullement homogène comme la médiévale. Celle aussi des conflits entre empires et peuples périphériques à l'heure notamment des royaumes hellénistiques. Je me souviens encore d'une superbe conférence de Pierre Briant, spécialiste de la Perse achéménide et d'Alexandre le Grand, futur professeur au Collège de France sur les Ouxiens, ce peuple iranien de pasteurs semi-nomades occupant les monts Zagros, rétif aux empires perse puis hellénistique, connu uniquement par les récits d'Hérodote, Strabon, Quinte-Curce et Arrien¹³. Cet exemple donnait à penser quant à l'évocation d'une altérité indigène et du fait historique qu'elle révélait, ne serait-ce que grâce à de minces échos et chroniques extérieures. Je m'en souviendrai en partant en Alaska peu de temps après, puis lors de mes interventions d'historien public en entreprise (voir plus loin).

Saint-Cloud reste aussi synonyme de voyages « historiques » mémorables et très originaux (des voyageurs comme Clio et le voyage historique spécialisé en tant que tel

¹² Spécialiste du Languedoc médiéval, organisateur et éditeur infatigable des rencontres et des Cahiers de Fanjeaux, Jean-Louis Biget n'a sans doute pas eu, malgré un ouvrage comme *Hérésie et inquisition dans le Midi de la France*, Paris, Picard, 2007, Prix de l'Académie française en 2008, la notoriété et la reconnaissance académique qu'il méritait.

¹³ Pierre Briant, « "Brigandage", dissidence et conquête en Asie achéménide et hellénistique », *Dialogues d'histoire ancienne*, 1976, vol. 2, n° 1, p. 163-258.

n'existent pas à cette époque), en Bourgogne et notamment dans ce qui reste de la grande abbaye de Cluny en 1974 ; en Yougoslavie – à Split en particulier, la ville croate née autour du palais de l'empereur Dioclétien qui s'y retira à partir de l'année 305 – et à Venise en 1974 ; à Vienne en 1975, où je découvre la musique subtile du baroque architectural version autrichienne ; en Sicile en 1976¹⁴, une île privilégiée où le passé affleure de toute part et y fréquente partout le présent. Comme dans la crypte des Capucins de Palerme où les gisants accrochés aux parois imitent la vie jusqu'à la contrefaire, sans toutefois se confondre avec elle. La perception de la part de passé contenue dans le présent, passé qui n'est plus, tout en restant présent, esquissait peut-être déjà une autre manière de concevoir le rapport à l'histoire.

Le bouillonnement historique de l'époque n'atteint guère la colline de Saint-Cloud

Pendant ces années, je passe parallèlement une maîtrise d'histoire à l'université Panthéon-Sorbonne avec Maurice Agulhon (1926-2014) sur un sujet historico-politique, « Républiques et classes sociales chez Gambetta et Jules Ferry »¹⁵. Ce sera une double occasion. Celle d'abord de découvrir combien fut délibérée et pensée par ces derniers la construction de la République dans une France qui ne l'était pas encore, un thème que je retrouverai lors de mon histoire de *La Dépêche du Midi*, ce journal qui contribua à façonner intellectuellement le Midi radical, une région d'abord politique entre l'Aquitaine et le Languedoc voisins¹⁶. Ensuite de constater la différence qui séparait encore un professeur et ses étudiants à la Sorbonne, même après Mai 68. Personnalité timide et subtile, Maurice Agulhon n'était pas facile de contact et échangeait peu. C'est seulement dans le récit d'égo-histoire qu'il écrira par la suite¹⁷ que j'apprendrai qu'il était comme moi originaire de la région d'Avignon et ancien élève du lycée Frédéric Mistral.

L'époque est marquée par une extraordinaire floraison de livres et travaux historiques qui tournent la page de l'histoire économisante (pour aller vite) des *Annales* : *Comment on écrit l'histoire* (Paul Veyne, l'histoire est au premier chef un récit) ; *L'écriture de l'histoire* (Michel de Certeau) ; *Faire de l'histoire*, (trois volumes stimulants de nouvelles approches et nouveaux territoires) ; *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier frioulan du XVI^e siècle* (Carlo Ginzburg) ; *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324* (Emmanuel Leroy-Ladurie) ; *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole (1530-1570)* de Nathan Wachtel... Marqués principalement par l'anthropologie historique, souvent publiés dans la « Bibliothèque des Histoires » que dirige Pierre Nora chez Gallimard, beaucoup de ces travaux offrent des exemples aboutis d'« histoire régressive », à savoir comprendre le passé et la part toujours actuelle qui est la sienne à partir du présent de l'observateur et de l'historien. Après tout, quelle histoire n'est pas régressive ?

¹⁴ Peut-être faut-il inverser les deux dates, ma mémoire hésite ici.

¹⁵ Mémoire de maîtrise Université de Paris I sous la direction de Maurice Agulhon, 1974/1975, 346 p.

¹⁶ Voir Félix Torres, *La Dépêche du Midi. Histoire d'un journal en République*, Paris, Hachette, Littérature, 2003 et Habilitation à diriger des recherches, Volume II – Manuscrit original. Entrepreneurs, firmes, filières, espaces : le souffle de l'entreprise, chapitre 3 « *La Dépêche du Midi, Midi libre*, deux histoires régionales en miroir, de l'après-guerre à nos jours ».

¹⁷ Maurice Agulhon, « Vu des coulisses », in *Essais d'égo-histoire*, op. cit.

L'écho de tout cela n'est guère perceptible à Saint-Cloud, où n'éclot aucun cercle de débat, ni réflexion particulière (d'où sans doute, par défaut, le rôle d'un Jean-Louis Biget). Au sein de la douzaine de camarades de ma promotion, nous formons un petit groupe qui demande une réflexion sur l'évolution de l'enseignement. Sans résultat. Peu à peu, une contradiction se fait jour chez le soixante-huitard que je suis. Les thèmes du concours d'agrégation – en 1977, les royaumes hellénistiques, le haut-Moyen Âge, société et éducation au XVIII^e siècle, etc. – sont ceux d'une histoire universitaire qui ne sont pas ceux d'une hypothétique carrière académique, ni ceux de l'histoire que nous allons enseigner dans les établissements du secondaire. Où, comme je le constaterai pendant quelques années, le statut d'agrégé est en quelque sorte un privilège : mieux reconnu, mieux payé, ayant moins d'heures à effectuer que les capésiens et autres vacataires... La mission de Saint-Cloud se résume-t-elle à mieux préparer que les autres ceux qui ont eu la chance de décrocher le concours ? Une *anti-vocation* commence à se dessiner chez moi : historien oui, mais ni historien universitaire, ni enseignant d'histoire.

Aléoutiennes : le plus loin à l'Ouest

Ici intervient l'un de ces détours ou bifurcations dont l'existence est coutumière. À l'issue de mes quatre années d'École, je me prépare à partir en coopération à Mexico, parrainé par Jacques Butterlin, le directeur de l'ENS, qui y a été autrefois coopérant. Un poste aux horizons prometteurs pour l'hispanophone que je suis. Mais, à l'issue des trois jours pour le service militaire effectués au fort de Vincennes, je suis réformé du fait de ma forte myopie.

Une autre opportunité s'offre alors, celle de la bourse de la Fondation Singer-Polignac qui m'est attribuée via l'École. J'ai la liberté de voyager et de faire le tour du monde comme des prédécesseurs de renom avant moi¹⁸. Je choisis plutôt de faire une thèse d'anthropologie arctique en Alaska, dans l'archipel subarctique des Aléoutiennes, le plus occidental du globe, sous la direction de Jean Malaurie – père de Guillaume, l'un de mes amis de khâgne et d'études –, l'éditeur du chef d'œuvre de Claude Lévi-Strauss *Tristes tropiques*.

En bref, aller voir chez les *Autres*. Pierre Nora avec qui j'ai commencé à travailler me regardera d'un air étonné quand je lui annoncerai la nouvelle dans un café de la rue de Tournon. Pourquoi aller voir les sauvages, un « escapisme » dont les XIX^e et XX^e siècles n'ont pas manqué, sans remonter à Hérodote, Jean de Léry ou Chateaubriand ? Parce que leur (supposé) bric-à-brac d'ustensiles, de masques et de légendes pouvait « faire système », parce que s'y jouerait je l'espère, dans le regard compréhensif ou indifférent de l'indigène,

¹⁸ Notamment Pierre Nora en 1962 et Jean-Noël Jeanneney en 1969.

« cette distance de soi à soi qui est la vraie conquête de notre siècle, son acquis définitif – et peut-être le seul¹⁹. »

***Public History* / histoire publique : la vraie vie ?**

De mes voyages Outre-Atlantique de 1978 au début des années 1980, je ramène une thèse d'ethnohistoire à l'EHESS, l'École des Hautes études en sciences sociales du boulevard Raspail²⁰, mais aussi l'empreinte du pays d'entreprise et d'initiative que sont les États-Unis. Par l'entremise d'Henry Rousso, autre ami des années de khâgne, j'apprends la naissance d'une nouvelle École historique en Californie, la *Public History*, rencontre ses fondateurs. À rebours de l'histoire académique, elle propose de travailler en historien et aussi en anthropologue sur les demandes de mémoire et d'histoire venues de la société. Après quelques années d'enseignement, je deviens historien public et entrepreneur d'histoire, en créant le cabinet d'histoire Public Histoire qui a fêté récemment ses 30 ans d'existence. Le « Tête d'affiche » de *Libération* qui contribuera à le lancer l'a compris : « Ni complexés, ni frustrés par l'université, [ces] jeunes historiens estiment que la vie est ailleurs²¹. »

Alors Saint-Cloud dans ce parcours ? Une visite (plutôt décevante) à la villa Médicis lors d'un séjour récent dans la Ville éternelle esquisse un parallèle instructif entre les deux institutions, avec les « ambiguïtés et les malentendus » vécus par des pensionnaires dûment sélectionnés pour inscrire leurs pas dans ceux de leurs aînés. D'où des frustrations et insatisfactions récurrentes, un pensionnaire recopiant même dans les années 1980 sur la porte de son atelier le vers fameux d'un Chant de la *Divine Comédie* de Dante : « Vous qui entrez, perdez toute espérance » (*sic* !)²² L'*enfer* d'un destin déjà tracé et donc à absolument éviter, en quelque sorte.

Concluons donc ces années par un autre Chant du poète italien : « Et donc, nous sortîmes pour revoir les étoiles ».

¹⁹ Pierre Nora, « Claude Lévi-Strauss : *Tristes tropiques*, un moment de la conscience occidentale », préface à l'édition de *Tristes tropiques* dans par le club France Loisirs en 1990, repris dans *Pierre Nora, Historien public*, Paris, Gallimard, 2012, p. 386-395.

²⁰ Sacrifions au *name dropping* académique : le jury était composé, outre mon directeur de thèse, de Pierre Chaunu, Marc Ferro et Françoise Héritier.

²¹ Fabien Roland-Lévy, « Une entreprise d'historiens », *Libération*, 23 juillet 1983, suivi d'un article analogue dans *La Croix*.

²² Cité par Pascal Bonafoux, « La villa Médicis et ses illustres pensionnaires », in Yann Le Bohec et Jean-Noël Brégeon, *Rome*, coll. « Culture Guides », Paris, PUF/Clio, 2008.



Félix Torres

Félix Torres, né en 1952, ancien élève de l'ENS Saint-Cloud, agrégé d'histoire, docteur en anthropologie de l'EHESS, chercheur HDR associé à Sorbonne Université, spécialiste de l'entreprise, est le directeur fondateur du cabinet PUBLIC HISTOIRE et de FELIX TORRES EDITEUR, qui compte plus de 250 historiques et livres d'entreprise (BNP Paribas, EDF, France Telecom, L'Oréal, Schneider Electric, Safran, groupe SEB, SNCF...) et d'institutions (AFPA, Croix-Rouge, ministère du Travail, Office français de l'Immigration et de l'Intégration...)

Félix Torres a publié notamment *Déjà vu. Post et néo-modernisme, le retour du passé* (Ramsay, 1986) ; *Mémoire d'avenir. L'histoire dans l'entreprise* (avec M. Hamon, Economica, 1987) ; *L'envol des cigognes. Histoire du groupe EMC* (Albin Michel, Topcom d'or 2000) ; *La maîtrise du feu. 40 ans de propulsion solide et de composites* (Larrivière, 2004, prix de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux) ; *Robert Esnault-Pelterie. Du ciel aux étoiles, le génie solitaire* (avec J. Villain, Confluences, 2007, 4 prix dont prix Charles Dollfus de l'Aéro-Club de France et prix Claude Berthault de l'Institut de France) ; *L'intelligence de l'entreprise* (Les Belles Lettres, 2016) ; *L'entreprise post-RSE. A la recherche de nouveaux équilibres* (Institut de l'entreprise, 2018, préface de L. Zingales et O. Hart, Prix Nobel d'Economie 2016) ; *René Ravaud. Une vie pour l'industrie* (First Editions, 2020, prix de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux) ; *Le virage manqué. 1974-1984 : ces dix années où la France a décroché* (avec M. Hau, Les Belles Lettres 2020, prix Édouard Bonnefous de l'Institut de France) ; *Que peut l'entreprise ?* (Institut pour l'innovation économique et sociale-2IES, Les Ozalids d'Humensis, 2021). Il prépare actuellement l'ouvrage *Une si longue transition. La France au défi de la globalisation (1984-2014)*.